

“L’émervellement, non seulement, n’est pas incompatible avec la révolte, mais c’est parce que je suis émerveillé que je garde la force de me révolter.”

■ À 98 ans, le grand philosophe Edgar Morin, sociologue, penseur interdisciplinaire, chantre de la “pensée complexe”, publie ses Mémoires.

■ Un gros livre qui se lit comme un roman, de souvenirs à travers le XX^e siècle et une vie de rencontres et d’engagements pour un monde meilleur.

Edgar Morin: “J’ai une curiosité pour tout ce qui fait la vie”

Entretien Guy Duplat
Envoyé spécial à Paris

Ce midi-là à Paris, Edgar Morin, 98 ans, mange léger, mais avec un appétit aussi pétillant que ses yeux: une cassolette de coques préparées en face, “chez Marcel, c’est très bon”, nous dit-il avec cette chaleur humaine qui caractérise tout entretien avec lui.

Sa femme Sabah, près de 40 ans plus jeune que lui, est là, qui partage sa vie depuis qu’il y a dix ans, il a rencontré au Festival de Fès cette brillante sociologue marocaine qui a enseigné à Paris I. Il lui consacre un très beau chapitre à la fin de son livre.

Le couple vit désormais dans un quartier calme du vieux Montpellier, mais, lorsque Morin est à Paris, c’est avec un agenda de ministre. Ce midi-là, il se préparait à une matinale à France Culture, un rendez-vous avec Edwy Plenel, une interview dans *Libé*, un dîner de gala...

Né en 1921, il est un des plus grands penseurs du XX^e siècle. Des universités d’Amérique latine et une chaire à l’Unesco portent son nom. Lire ses souvenirs, c’est plonger dans la Résistance, croiser Marguerite Duras, dialoguer avec les philosophes d’après-guerre, voyager dans le monde, admirer cette “pensée complexe” qui refuse de réduire le monde à des principes explicatifs figés. C’est la grande Histoire écrite comme un roman, qui croise celle des idées et la vie d’un homme.

Le premier mot qui vient à la lecture est “vivre”, verbe qu’il pratique encore à 98 ans comme un adolescent.

Vous dites avoir fait le choix de vivre plutôt que de sur-

vivre, avoir toujours pris le parti d’Eros contre Thanatos.

Cela m’est venu à 20 ans. J’avais eu jusque-là une vie assez solitaire, je voulais des expériences neuves. C’était la guerre et je percevais l’appel de la Résistance. J’avais peur bien sûr de mourir et de la torture, mais je me disais que si je me planquais, je n’aurais pas vécu. Ce goût de la vie est en partie héréditaire, mon père aimait l’amour, la vie, boire. Ma mère était plus mélancolique et est morte quand j’avais dix ans. Ce choc m’a, quelque part, bloqué dans mon enfance dont je garde encore aujourd’hui le goût du jeu, de la plaisanterie. J’ai gardé ainsi mes aspirations adolescentes tout en ayant perdu les illusions que j’ai pu avoir.

Ce goût de vivre s’appuie sur la curiosité.

J’ai une curiosité pour tout ce qui fait la vie: je m’intéresse encore aux avions, aux sports, à la vie des animaux. La curiosité a cette qualité d’être sans fond. Au plus on creuse les mystères, au plus on en découvre d’autres. Je me passionne ainsi pour la cosmologie et l’origine de l’univers.

Vous avez aussi le goût de l’amitié, de l’amour, des femmes?

Pas “des” femmes mais de “la” femme. Je partage l’opinion de Michelet: “J’ai les deux sexes dans mon esprit”; j’ai donc ma part féminine, mais aussi masculine, qui fait que j’adore la femme. Je n’ai pas été un séducteur, mais un

homme séduit par une loi aussi forte que celle de Newton.

Vos idées et l’écriture semblent vous apporter une jouissance?

Quand j’ai rédigé *La Méthode* (NdLR: son œuvre majeure en six volumes), j’ai connu les joies et les souffrances de la parturiente. J’étais dans un état de transe et d’exaltation qui m’a amené à même changer mon mode de vie et renoncer au tabac. Quand on écrit, on est comme dans un état second avec, en soi, un embryon qui pousse sans cesse et crie: “moi, moi”. Un livre a toujours plusieurs auteurs dont un est le livre lui-même. Je me suis toujours senti possédé par une force qui me poussait à écrire, même quand, à mes débuts, on trouvait bizarre que je m’intéresse à tant de choses différentes et que mon travail, disait-on, ne ressemblait à rien.

À 98 ans, vous tweetez chaque jour des maximes comme La Rochefoucauld et des images d’émerveillement ou de luttes.

Je reste émerveillé devant le spectacle de la nature, le vol d’un papillon, mais je connais aussi la cruauté et la prédation dans la nature. L’émerveillement, non seulement, n’est pas incompatible avec la révolte, mais c’est parce que je suis émerveillé que je garde la force de me révolter.

Vos révoltes ont contesté l’homme unidimensionnel du communisme ou du capitalisme, pour un homme multidimensionnel. Herbert Marcuse avait déjà dit cela en mai 68.

“J’ai vu avec joie les récents sursauts de conscience, totalement inattendus avec ces jeunes en rue et avec une jeune Suédoise (Greta Thunberg, NdLR) telle Jeanne d’Arc.”